

Prix littéraire Pauline-Gill 2012
6^e édition

1^{er} prix

Texte de Pierre Mercille

LA VALSE DU NOMADE

C'est fou ce que le temps passe vite. Voilà bientôt trente ans que je consacre mes dimanches matins au Foyer du Vieux Presbytère en y donnant un petit récital. Le piano c'est mon gagne-pain, le bénévolat mon salut à la vie. Un duo fidèle qui à l'étrange pouvoir d'arrêter l'horloge, le temps de mon injection de bonheur hebdomadaire.

Les malades s'installent autour du piano, accrochés à leur marchette ou bien calés dans des fauteuils roulants. On dirait des petits chars allégoriques décorés de guirlandes tubulaires et de bouteilles de je ne sais trop quel sérum de prolongation de vie. Évidemment, les applaudissements se font discrets puisque cela exige un effort physique de mon auditoire, mais un pianiste bénévole sait mesurer son cachet aux sourires fragiles qui se posent sur des visages épuisés par la vie.

Ce matin, la première demande vient d'une grabataire aux articulations gonflées par l'arthrite. J'aurais tant aimé dire à cette fidèle auditrice lève-toi et marche, mais je ne suis ni Dieu ni diable. Je ne suis qu'un frère André du piano.
- La Valse du Nomade de Vadeboncoeur ! demande la grabataire d'une voix d'outre-tombe.

Vadeboncoeur ? Mais c'est moi Vadeboncoeur ! Comment cette femme pouvait-elle savoir que j'avais composé la Valse du Nomade ? Bien sûr, les aînés du quartier n'ignoraient pas que c'est en écoutant cette œuvre de jeunesse que ma pauvre mère avait rendu l'âme. L'hebdo local avait relaté le fait à

l'époque, un 13 novembre 1982 ! Le pire jour de ma vie. Effarouché, j'avais brûlé la partition de la Valse du Nomade et je ne l'avais plus jamais rejouée. Je ne me souviens même plus pourquoi je l'avais ainsi nommée. Voilà que ce matin, mon cœur s'emballait comme un métronome détraqué parce qu'une octogénaire infirme me demandait d'exhumer cette musique enfouie dans le cimetière de mes souvenirs.

Je jouai les premiers accords avec une troublante appréhension et à mon étonnement, des murmures de ravissement se manifestèrent chez l'auditoire. L'illusion d'une liberté provisoire quoi ! Du coin de l'œil, j'aperçus la grabataire qui croisait les mains sur sa poitrine. Ses doigts hypertrophiés pointaient dans des angles différents. J'avais des frissons rien qu'à penser que cela pouvait m'arriver un jour. L'impassibilité s'installa sur son visage au rythme où la Valse du Nomade entraînait en elle. La vieille se laissait bercer comme une barque amarrée au piano et cela me rendait heureux de voir que je lui faisais oublier la morosité de la fin de sa vie. Et bien croyez-moi, je ne pouvais mieux dire. La Valse du Nomade lui fit tellement oublier sa vie qu'elle la lui fit perdre ! La musique avait scellé ses paupières comme des volets que l'on clôt avant de s'en aller.

L'événement qui récidivait après trente ans me bouleversa profondément, mais étonnamment, la perspective d'une musique qui sortait de mon cœur pour arrêter celui des autres se dissipa dans la satisfaction d'avoir offert à deux êtres moribonds une fin en douceur. Ce petit velours devint encore plus doux lorsque j'appris que la vieille arthritique avait déclaré dans ses dernières volontés qu'elle

désirait « ardemment mourir comme la mère de Monsieur Vadeboncoeur, sur l'air de sa Valse du Nomade plutôt que par l'air contaminé du Foyer ». Sa gratitude testamentaire s'accompagnait d'un legs de cent dollars « pour faveur euthanasique obtenue », selon son expression.

Le mois suivant, le dentiste Fumanti, un excentrique client qui habitait un château tout aussi artificiel que les prothèses dentaires de sa femme, retenait mes services pour fêter son renouveau conjugal, le dixième en dix ans à en croire les commères du coin. Malheureusement pour les invités, et pour moi-même, je devais accompagner sa diva de femme dans son sempiternel tour de chant. L'année dernière, elle avait chanté O Sole Mio. Mon Dieu ! Si par malheur ses dentiers s'étaient éjectés hors de leur clapet, je crois bien qu'ils auraient décapité un des faux Bernini du salon !

Ce soir, l'épaisseur de la moquette me donnait la nausée au point que le piano à queue semblait tanguer sur un lac de laine cardée. Après un air de Puccini qui fit bâiller notre Madame Butterfly et un jazz qui ne la décoïna guère plus, Fumanti leva sa flûte de Veuf Coquelicot.

- Chers invités, se rengorgea-t-il pour mieux exhiber ses dents blanchies au peroxyde d'hydrogène, maestro Vadeboncoeur va maintenant interpréter pour le plaisir de ma charmante épouse, sa Valse du Nomade.

Et bien dis donc ! Une fois de plus, je constatais que le bouche à oreille réglait aussi le monde des riches et célèbres ! Comment un ignare musical comme Fumanti pouvait-il connaître ma Valse du Nomade et par quelle

manigance avait-il appris que deux personnes étaient mortes en l'écoutant ? Mon petit doigt me disait que ça lui ferait un beau cadeau d'anniversaire si ma Valse faisait passer sa « charmante épouse » dans l'autre monde. Les frasques matrimoniales du couple n'avaient rien du secret d'État et je voyais bien au sourire de requin du dentiste qu'il me tendait un piège. Mais il faut bien qu'un pianiste gagne sa vie et à quatre cents dollars la soirée, Fumanti pouvait bien se greffer des néons sur les canines que je l'en aurais félicité. Et puis à bien y penser, le malaise occasionné par la Valse du Nomade serait certes moins douloureux qu'une déchirure de tympan causée par la voix de pintade épouvantée de sa femme. De toute façon, Puccini en serait quitte pour se retourner une fois de plus dans sa tombe.

J'engageai donc ma « funeste » Valse du Nomade avec l'enthousiasme d'un patient sur une chaise de dentiste. Fumanti épiait sa femme du regard débile de l'accro des gratteux de loto. À la première mesure du mouvement mineur, un plouf sourd rompit le tempo. Zut alors ! La tête de Francia Fumanti venait de tomber dans sa crème Chantilly ! Au milieu des oh et des ah de stupéfaction, je retirai mes mains du clavier tel l'assassin qui laisse tomber l'arme du crime. C'est bien connu, la vue d'un occiput qui émerge d'une mare de crème blanche n'a rien de réjouissant. Les scénarios les plus fous se bousculaient dans mon esprit. Me trouvais-je sur les lieux d'une mort naturelle ou d'une scène de crime ? Étais-je devenu un homme de main qu'on paie pour tuer avec des sons ? Ma passion musicale allait-elle m'envoyer en prison ? Ou en enfer pour rejoindre les autres tueurs en série de ce monde ?

Fumanti me zyeutait d'un air admiratif. Évidemment, puisque sa femme valsait dans les bras de Saint-Pierre. Malheureusement pour notre hôte, la tête de la morte se mit à bouger par petites secousses. Soudainement la tête se redressa. Ma foi, Francia Fumanti ressuscitait ! La diva se leva avec une lenteur théâtrale et dans un fracas de porcelaine, attira la nappe de fine dentelle vers elle pour se débarbouiller. Le sourire glamour du dentiste pâlisait pendant que celui de sa femme ruisselait la vendetta. Les invités retenaient leur souffle. Moi je jubilais au point d'être incapable d'interpréter Au Clair de la Lune. La Valse du Nomade provoquait maintenant des scènes de ménage plutôt que des arrêts cardiaques ! Quel bonheur !

- Misérable imbécile ! postillonna la diva, en menaçant de ses ongles acryliques la gorge de son mari, tu t'imaginais peut-être qu'une valse de ruelle allait pouvoir me zigouiller ? Mon avocat va t'apprendre La Valse des tous-nus...

Quelque chose de gluant qui ressemblait à un faux cil cascada le long du nez de la diva. Oubliant toute convenance, elle l'attrapa avec le bout de sa langue à la façon d'un serpent qui happe une mouche et le recracha sur son mari. Le Dr Fumanti n'eut pas non plus le temps de voir arriver la gifle qui envoya sa moumoute pendouiller sur la queue du piano.

Le lendemain, l'avocat de Madame Fumanti avait réussi à porter la nouvelle sur Internet. Un véritable orage de messages s'abattit alors sur ma page Facebook. Jamais autant de gens n'avaient désiré devenir mon ami. On me demandait de faire mourir une belle-mère, le locataire du dessus, le patron,

le chien du voisin. La liste était sans fin. Parmi tous ces demandeurs farfelus, le visage guindé d'un certain lord Alister Bloom apparut sur Skype. Il me raconta qu'un an plus tôt, la Kawasaki de son fils s'était plantée comme un tomahawk dans un platane de bord de route. Depuis, Alister junior végétait dans un lit robotisé qu'il actionnait par un battement de paupières. Bref, lord Bloom me suppliait de jouer ma Valse du Nomade pour mettre fin avec dignité aux souffrances de son fils ! J'eus beau lui répéter que ma Valse n'avait rien de maléfique, mais qu'un avocat fumiste orchestrait un tapage de casseroles pour épater sa cliente et le jury du procès qui allait suivre. Le pauvre lord ne voulait rien entendre et je dus couper le contact pour m'en débarrasser.

Les Anglais ont une curieuse façon de rétablir le contact. Lorsque mon directeur de banque confirma un virement de fonds de vingt mille euros fait par un certain lord Alister Bloom, le spectre du canular s'atténua comme par enchantement et je m'envolai pour Londres. Là, une balade en Rolls-Royce à travers la campagne anglaise me mena au pied d'un manoir victorien tout droit sorti d'un roman d'Agatha Christie. Lord Bloom m'accueillit avec tous les égards dus à mon rang social, c'est-à-dire avec un regard pincé et des battements de narine qui se déclenchèrent à la signature du document de décharge rédigé par mon notaire. Celui-ci m'avait convaincu du fait que si des gens comme Fumanti étaient assez tordus pour demander à un pianiste d'exécuter leur femme, il s'en trouvait de bien plus fous pour l'inculper à leur place.

Après les présentations d'usage, le toubib de la famille Bloom plaça un crayon entre les dents de l'héritier. Quel affreux destin avait frappé ce gaillard

baraqué comme un joueur de hockey ! On a beau être fils de millionnaire, descendant d'une dynastie d'aristocrates ou roi du tango, le destin a toujours le dernier mot. Une à une des lettres asymétriques apparurent au tableau pour former ces mots cruels: libérez-moi. Il n'y avait pas de doute, le jeune homme formulait bien une demande de suicide assisté. Ce n'était plus la mort qui lui faisait peur, mais la vie. Moi, ce qui me faisait peur, c'était le moment présent. Mais bon Dieu de bon Dieu, qu'est-ce que je faisais ici dans une espèce d'antichambre de la mort bourrée d'instruments à la fine pointe de la technologie moderne dans un domaine où Henri VIII venait sans doute chasser le sanglier ? *Tu fais comme tout le monde, m'encourageait ma conscience, tu gagnes ta vie.* Tu parles, gagner ma vie en faisant perdre celle des autres ? *Tu fais ton métier de pianiste. Alors joue la seule œuvre au programme de ton récital et rentrons à la maison. Et puis à vingt mille euros la sérénade...*

Le grand piano qu'on avait placé derrière le lit, ressemblait à un cercueil laqué de noir. Les vibrations de ses cordes peuvent-elles vraiment souffler la bougie de la vie me demandais-je en m'asseyant derrière le clavier, ou bien mes mains ont-elles le pouvoir de transformer une valse en requiem ?

Pour chasser mes idées noires, je rêvais à la façon d'utiliser mes vingt mille euros lorsqu'au milieu d'un long decrescendo quelque chose d'incroyable se produisit. Le cardiographe cessa de biper ! Le médecin se jeta sur ses instruments pour tenter la réanimation et je constatai à son regard incrédule que ma réputation de pianiste votif allait franchir les frontières des deux hémisphères à la vitesse de l'Internet.

Étrangement, nul sentiment de culpabilité, nul remords ne subsistait en moi. Je me sentais plutôt investi d'une lumière chaude qui me faisait du bien. Tout se clarifiait dans ma tête. Ma mère, la grabataire et le fils Bloom étaient morts parce qu'ils avaient eux-mêmes choisi de passer de vie à trépas contrairement à la signora Fumanti qui elle n'avait nulle intention de sortir de table les pieds devant. Pourquoi ma Valse du Nomade ? Pourquoi moi ? Le bon Dieu le sait et le diable s'en doute, aurait dit ma mère.

- Merci, soupira lord Bloom en redevenant un homme comme les autres, je peux enfin faire mon deuil. Vous prendrez le thé avec nous n'est-ce pas ?

Humour anglais ou paroles de gratitude ? Peu importe. Ces mots simples prononcés par un père endeuillé transformèrent le spectre d'une valse maudite en hymne jubilatoire. L'expérience humaine et musicale que je venais de vivre chambarda complètement ma vie. Je décidai dès lors de la consacrer à soulager de leurs souffrances les malheureux qui ne voulaient plus de la leur. Ma décision allait peut-être contre vents et marées, mais je mènerais désormais une vie d'ange de la mort.

Je me mis donc à voyager d'un mouiroir à l'autre, avec un taux de succès à rabaisser le caquet aux médecins vedettes des télépopulistes. Les pianistes imitateurs pullulaient, les enquêteurs d'Interpol marchaient sur mes talons. Je gardais secrètes les destinations de mes missions par respect pour mes clients, mais également pour éviter les menaces et les affrontements entre pro-vie et pro-choix. Le Vatican ajouta « Vadeboncoeur le Faucheur » à sa liste de sorciers

modernes. Pourtant, je n'administrerais pas l'extrême-onction et je ne prétendais pas faire de miracles. Je jouais du piano. Et puis tant mieux si je délivrais les cobayes humains des laboratoires des omnipotentes multinationales pharmaceutiques. Les tempêtes médiatiques me glissaient sur le dos comme l'eau sur le dos d'un canard. Je vivais ma passion, je vivais pour ma passion. Ma Valse du Nomade n'était pas l'instrument d'un musicien psychopathe, mais le credo d'un pianiste libérateur des sans espoir.

Pendant treize mois, je laissai cette folle passion me dévorer corps et âme. C'est à Lausanne lors du Mondial Memoria, une compétition pour olympiens de la mémoire, que tout bascula. L'ex-championne du monde qui mettait son titre en jeu, pouvait réciter n'importe quelle pièce de Molière ou de Tremblay par cœur tellement sa faculté de mémorisation était grande. Cette femme sidéenne à qui la vie ici-bas n'avait plus rien à offrir, comptait sur la visibilité de l'évènement pour sensibiliser la planète à la reconnaissance légale du suicide volontaire. Je ne sais pas si son idée était géniale, mais c'était sûrement mieux que d'escalader le pont Jacques-Cartier à l'heure de pointe pour déployer une banderole revendicatrice. Étonnamment, le virus qui déconnectait chaque jour un peu plus la sidéenne de la vie, n'avait pas encore court-circuité les neurones de sa mémoire phénoménale.

Lors de notre rencontre préliminaire, Anna de Blagnac m'avait demandé avec le sourire d'émerveillement des voyageurs qui partent à l'aventure si c'était bien moi le directeur de l'agence de voyages spécialisée dans les allers simples pour l'au-delà ! Habituellement, les gens m'abordaient par personne interposée

et il m'arrivait de passer quelques jours en leur compagnie ou avec leurs proches pour établir une relation de confiance plutôt qu'une simple relation d'affaires. Les malheureux gagnaient ainsi plus facilement leur combat contre la souffrance. J'exigeais également une « Déclaration de cause désespérée » signée par le médecin, qui me permettait de me faufiler entre les griffes des avocats véreux. Lorsque Anna de Blagnac me remit son attestation médicale, elle trouva le moyen de le faire à la blague en insistant pour entreprendre son long voyage sans passeport, sans billet d'avion, sans bagage.

Nous avons passé trois jours à nous raconter nos vies. Anna ne comprenait pas comment je pouvais retenir les milliers de notes d'une sonate de Beethoven et je ne comprenais pas comment elle arrivait à mémoriser le nom et le numéro de téléphone de toute une page de l'annuaire téléphonique. À cette époque, l'Osservatore Vaticano laissait entendre que le charlatan des années 2000, « Vadeboncoeur le Faucheur », usurpait le nom de St-Judes, patron des causes désespérées. Anna écrivit une lettre au pape dans laquelle elle lui rappela que St-Judes ne jouait pas de piano. Elle se laissa même aller jusqu'à inviter sa Sainteté à assister en direct à sa mort sur TV5 lors de la finale du Mondial Memoria.

Ce n'était sans doute pas la première fois qu'une condamnée à mort faisait rire son bourreau, mais c'était sûrement la première fois qu'elle suscitait chez lui un tel émerveillement. *Un seul petit R différencie nos deux passions,* disait-elle, *tu joues avec la MORT, je joue avec le MOT.*

L'esprit de dédramatisation et la profonde sincérité de cette femme qui cachait derrière son sourire la beauté d'une vie qui l'avait pourtant défigurée, réchauffaient comme un feu de camp la froide solitude de ma vie de croquemort musical. Depuis le début de l'odyssée insensée qui m'avait mené aux quatre coins du globe, le million de dollars que j'avais accumulé ne freinait pas les blitz de nostalgie de mes modestes prestations dominicales au Foyer du Vieux Presbytère. Au bout du compte, à part ces malades trop faibles pour m'applaudir, Anna était, pour quelques heures encore, ma seule amie sur terre.

Lors de la grande finale, l'écran géant du tournoi transmettait aux auditeurs l'image de la sidéenne à la mémoire prodigieuse. L'ovale de son visage dévasté par la médication rappelait la douceur de son âme et son inaltérable sérénité. Un juge tira au hasard une page du Larousse. Derrière le rideau de scène, selon le scénario établi, résonnaient les premiers accords de la Valse du Nomade. Anna déclamait un mot à chaque premier temps que marquait ma main gauche. Les mots tristes faisaient pleurer, les mots drôles faisaient sourire. Tout ce que j'avais d'émotion s'entrechoquait dans mes entrailles. Une partie de mon inconscient refusait de se soumettre à la loi de la Valse du Nomade. J'allais sonner le glas de celle que je considérais comme ma seule confidente, mon alter ego.

L'effroyable idée de m'expédier avec mon amie dans l'au-delà infiltrait mon esprit comme le virus du sida avait infiltré le corps d'Anna. Étais-je en train de donner mon récital d'adieu ? Je jouais sans m'entendre, mon corps, mon cœur, mon âme, n'appartenaient plus à la même entité biologique. Anna ! criait

mon cœur, reste ici avec moi, je t'en prie ! *À quoi bon*, répliquait ma conscience, *tu veux qu'elle continue à souffrir ? À te faire souffrir ? Toi ta vie se vit derrière un clavier, celle d'Anna s'élève vers un monde meilleur.*

À mi-chemin de l'épreuve, la suite de mots rébarbatifs tributyrine, tric, tricalcique, tricarboxylique, siphonna les dernières gouttes du fluide de vitalité de cette femme magnifique. Son débit se mit à ralentir. La Valse du Nomade sapait son énergie comme la noirceur de la nuit aspire la lumière du jour. Ma Valse m'apparut brusquement comme une bête sauvage prête à bondir sur son maître pour se venger de lui. J'avais perdu le contrôle.

Au milieu de sa page, Anna accéda enfin à l'autre réalité. Je restais là, derrière le rideau, les yeux pleins d'eau, hébété, seul avec mon insupportable solitude. Quelque chose criait à l'injustice au fond de moi. J'avais beau me répéter qu'on mesure la vie au nombre de ses coups de cœur et non au nombre de ses battements de cœur, j'en demeurais le souffle coupé. Au milieu du brouhaha qui régnait sur la scène autour du corps sans vie d'Anna, mes deux poings s'abattirent violemment sur le clavier pour tuer ce R dévorant qui me séparait d'elle.

Je baissai la vitre de la portière du taxi qui me ramenait de l'aéroport à la maison. Le long du Richelieu, ça sentait bon les champs de trèfle. Les silhouettes des grands pins blancs de mon enfance se découpaient dans le ciel. Même les nids de poules qui faisaient jurer le chauffeur me faisaient sourire. Le bleu des yeux d'Anna disparaissait dans l'immensité du ciel bleu.

Le château du Dr Fumanti surgit dans un détour du chemin. Au centre de la rocaille en forme de dentier, il y avait une pancarte « Maison à vendre ». Depuis mon départ, Fumanti m'avait écrit une centaine de courriels dans lesquels il me suppliait de lui jouer ma Valse. Je ne lui avais jamais répondu. Ruiné par l'avocat de sa femme, anéanti par la faillite de son ego, il s'était pendu à la branche du cerisier qui passait au-dessus de la fontaine en forme de molaire du jardin.

La Valse du Nomade n'existait plus, ma vie de nomade non plus. Il restait le parfum de trèfle de mon pays et ma vie tranquille de pianiste heureux.

Pianiste heureux.